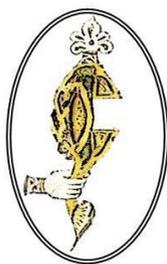


# LA LYRIQUE D'ITHAQUE



ЛИРИКА ИТАКЕ  
LIRIKA ITAKE

**MILOŠ CRNJANSKI**

EXTRAITS

© Traduit du serbe par Jean Descat

**Janvier 2014**

**UNE FAUCILLE DANS LE CIEL**

**СПИ НА НЕБУ**

Toi, mon inoubliable  
inattendue petite femme des champs du pays natal,  
reste une ombre.

En rangées de faux rouillées  
le maïs a mûri au soleil.  
Pieds nus, tu étais lourde et chaude  
comme une gerbe de blé que l'on brasse.  
Tes yeux étaient petits, mais noirs  
comme les trous d'un pipeau.  
Quand tous les membres brûlants  
s'engourdirent de volupté  
tu te déployas, frémissante,  
comme la terre sous des branches pourries.

Dans un long manteau de soie noire  
j'erre par le monde,  
murmurant des mots qui font naître  
des sourires tristes, des larmes, des songes.

Je joue la mort,  
mais son archet produit des sons inattendus.  
Et les murs morts, les nuages errants  
caressent doucement mes mains.  
Et toujours gazouillant comme un jardin lointain  
mon ombre suit mes pas,  
pleine de blé, de ciel serein,  
chaude comme ton sein généreux.

Quand vient la nuit, ma main fait naître  
des femmes nues, le cliquetis  
des bijoux sanglants et terribles,  
de lourds tissus de soie, des feuillets poussiéreux,  
mais dès que l'aube point,  
mon ciel se couvre de rosée  
comme les clairières de mon plat pays  
au-dessus desquelles la lune scintille  
comme une faucille.

[1918]

**TRACE**

**ТРАГ**

Je veux

qu'après nos rêves  
ne reste point ma trace sur ton corps.

Que tu n'emportes de moi  
que la nostalgie et la blanche soie  
et le doux parfum ...

des chemins jonchés de feuilles fanées  
des grands peupliers.

[1917]

**LES YEUX**

**ОЧИ**

Ô que de fois quand auprès de toi  
j'éprouve le désir  
d'abandonner là  
mes pensées nostalgiques  
dans tes yeux limpides et graves ...

Ô que de fois  
quand la pendule de la chambre devient muette  
et que sur ton visage pâle,  
pris de tendresse,  
je surprends un fugitif ennui ...

Ô que de fois je me lève alors seul,  
sombre et voûté, et me mets à fixer  
par la vitre embuée les lointaines clairières.

Et je sens bien que mon amour est trop serein.  
Déçu par ton corps fatigué,  
je caresse avec curiosité, lascifs et tendres,  
les grands yeux des plantes.

**À LA YUGOSLAVIE**

**ЈУГОСЛАВИЈИ**

Nul verre que l'on vide,  
nul étendard qui flotte,  
n'est à nous.

Salut à toi, homme du Zagorje<sup>1</sup>,  
sombre, rusé, sinistre, têtue,  
je t'aime.

Salut, vous, là où la lune est tiède,  
chacun de mes frères posté en embuscade,  
je le pleurerai.

Salut, vous tous, aux sourcils épais,  
à l'œil trouble, aux chants nostalgiques,  
mes terribles frères.

Nous lançons les mêmes jurons,  
couteaux et filles au village,  
honte à la maison.

Salut, nos femmes indomptables !  
C'est des mêmes larmes, de la même passion  
que sont brodées nos chemises de noces.

Que nous importent les célébrations  
où l'on boit du vin, les fêtes, les églises ?  
Nos yeux n'ont point encore séché leurs larmes,  
les hérauts crient encore à la place des morts.

Salut, chez nous, les regards noirs,  
la haine et la discorde.  
Salut, dans la honte, l'infamie, la misère,  
nous sommes tous frères !

*Zagreb, 1918*

1. Zagorje : région située au nord de la Croatie

**SUMATRA**

**СУМАТРА**

Maintenant nous sommes insoucians, tendres et légers.  
Nous nous disons : qu'ils sont paisibles, sous la neige,  
les sommets de l'Oural.

S'il nous prend un regret pour un pâle visage  
que nous perdîmes un beau soir,  
nous savons bien qu'il y a quelque part  
un ruisseau vermeil qui coule à sa place !

Un amour matinal, en terre étrangère,  
enserme notre âme de plus en plus fort,  
dans la paix sans fin des mers azurées,  
où rougeoient les grains du corail  
comme les cerises du pays natal.

Nous éveillant, la nuit, nous faisons des sourires  
à la lune bandant son arc.  
Et nous caressons les monts lointains  
et les sommets glacés, tout doucement, avec la main.

*Belgrade, 1920*

**LES ÉCUEILS**

**СТЕЊЕ**

J'étais si joyeux, aujourd'hui !  
Maintenant, je respire à peine,  
j'ai un sourire trouble et las.

Loin, par-delà les rivages d'Écosse,  
des écueils gris surgissent de la mer,  
énormes, lugubres, maussades.

Je m'en souviens et je les vois !  
Leur grisaille écrase mon âme,  
je suis pris d'un frisson de fièvre  
et d'un indicible chagrin.

*Pressentiment à Belgrade, 1920*

**LES VOIES SANS ISSUES**

**БЕЦИЊА**

C'est vous seuls que j'appelle, avec de la terreur  
dans mon regard luxurieux et sans joie.

C'est vous seuls que j'appelle, vous qui tremblez  
de tout votre être gracile et délicat.

Sur vos genoux, la vie a expiré,  
déconcertée, à bout de force ;  
j'ai pour vous la mer vermeille  
et un sourire morose.

Non, ni l'amour ni la jeunesse  
ne caresseront plus nos poitrines ;  
Notre nom, notre souffle, nos larmes  
auront un tout autre parfum.

Bien loin, en quelque point du monde,  
où la neige et la glace et le ciel sont en fleur,  
tout se confondra,  
et il n'y aura plus que :  
la Paix,  
la Paix,  
la Paix ...

*Belgrade, 1920*

**LA VIE**

**ЖИВОТ**

Cela ne dépend pas de moi.

Je me rappelle comme il était beau :  
surplombant des eaux profondes,  
blanc comme la lune,  
avec son arche fine et douce,  
un pont.

Et du coup, voit-tu, je suis consolé.

Cela ne dépend pas de moi.

Il suffit que ce jour-là,  
la glèbe autour de moi embaume,  
ou que des nuages passent,  
un peu plus bas,  
pour que je sois bouleversé.

Non, pas de moi.

Il suffira qu'un jour d'hiver,  
d'un jardin enfoui sous la neige,  
sorte en courant, transi, l'enfant d'un autre,  
et qu'il m'embrasse.

*[Belgrade, 1920]*

Première publication en français :  
in *Atlantique*, n° 98, mars 1995